

JOAQUIM TORRES GARCIA, UNE AVENTURE INTELLECTUELLE

“ NOTRE AFFAIRE RELÈVE DU DOMAINE DE L'ESPRIT. NOUS
DISONS QUE L'HOMME EST L'UNIVERS, MAIS NOUS POUVONS TOUT
AUSSI BIEN DIRE L'INVERSE. CAR, EN RÉALITÉ, L'UNIVERS N'EST
AUTRE CHOSE QUE LA PROJECTION DE L'HOMME. ”

JOAN AGUT ÉDITEUR

Joaquim Torres Garcia est né à Montevideo, Uruguay, le 28 juillet 1874, de père catalan et mère uruguayenne. En 1891, alors qu'il avait 17 ans, sa famille s'établit en Catalogne, d'abord à Mataró, d'où son père était originaire, puis à Barcelone.

Dans la capitale catalane, il reçut sa formation de peintre et s'intégra très vite aux courants intellectuels les plus avancés de son temps. Grand polémiste, assez bourru et très renfermé, Torres Garcia lutta toute sa vie durant pour obtenir une place au soleil, produire une œuvre qui le satisfît pleinement et subsister tant bien que mal au milieu des difficultés environnantes. En 1909, il épousa Manolita Piña dont il eut quatre enfants. En 1920, face aux problèmes économiques, à l'incompréhension que suscitait son œuvre et au sort funeste qu'elle subissait, il prit la décision d'abandonner la Catalogne pour aller s'installer la même année à Paris. À partir de là, s'initiera un voyage qui devait le conduire d'abord à New York (1920-1922), puis en Italie, où il vécut à Fiesole et Livourne (1922-1924), à Villefranche-sur-mer, France (1924-1926), à

Paris (1926-1932), à Madrid (1932-1934), pour définitivement quitter l'Europe en 1934 et aller s'installer à Montevideo où il mourra en 1949.

C'est en Catalogne que Torres Garcia réalisa une bonne part de son œuvre picturale. Il fit très vite partie du mouvement *noucentista*, dont le principal idéologue était Eugeni d'Ors, auquel le rattacha une profonde amitié et dont il s'éloigna progressivement à partir de 1913 environ. Ses préoccupations esthétiques, reflétées dans *Notes sobre art*, Girona, 1913, *Diàlegs*, Terrassa, 1915, *El descobriment de sí mismo*, Girona, 1917, le rapprochèrent du groupe d'avant-gardistes dont le maître était Joan Salvat Papasseit. Il collabora, dès le premier numéro, à "la feuille de subversion spirituelle", *Un enemic del poble*, que dirigeait Salvat Papasseit. Il y publia le mini-manifeste *Art-Evolució* en novembre 1917. Il est à signaler que Torres Garcia écrivit presque autant qu'il peignit. Son œuvre littéraire, consistant surtout en une réflexion permanente sur la peinture et l'aventure personnelle de l'artiste, est tout aussi significative que sa peinture.



© ELOI BONJOCH



En 1905, dans l'hebdomadaire "El Poble Català", Eugeni d'Ors, sous le pseudonyme d'Octavi de Romeu, réclamait de "vastes espaces" pour la peinture de Torres Garcia. Toutefois, la première occasion ne se présenta qu'en 1908 lorsqu'on lui commanda six peintures murales pour l'église de Saint-Augustin de Barcelone, qui seront ses premières réalisations en tant que peintre de fresques. Si celles-ci lui permirent enfin d'exprimer ses concepts de classicisme méditerranéen, elles furent aussi, à cause de la disgrâce dont elles furent l'objet, à l'origine de ses tourments. Les fresques de l'église de Saint-Augustin disparaîtront sous le feu révolutionnaire de 1936.

La même année 1908, il peignit l'abside de l'église de la Divina Pastora de Sarrià, Barcelone, régie par des religieuses de l'Ordre des mendiants, auxquelles ne plurent ni la manière sobre de Torres, ni la modernité de ses concepts picturaux. En dépit des protestations de Joan Maragall, Joan Llimona et Antoni Gaudí, la fresque fut recouverte par des reproductions de Fra Angelico.

C'est également cette année-là qu'il réalisa des plafonds pour le bureau du responsable des finances de la mairie de Barcelone. Cette dernière venait à peine d'être renouvelée que déjà ses plafonds étaient retirés, puis définitivement perdus, malgré le scandale que cela provoqua au sein de l'opinion publique.

En 1912, l'artiste entra en contact avec Enric Prat de la Riba, alors président de la *Diputació* et de la *Mancomunitat* de Catalogne, en vue de composer les fresques de la Salle Saint-Georges du palais de l'ancienne *Generalitat*. Ayant été nommé adjoint de l'architecte attiré de la *Diputació Provincial* pour les besoins de la cause, Torres se mit au travail l'année suivante et termina la première partie de son œuvre vers le milieu de l'année 1913. Bien que Prat de la Riba ne trouvât rien à y redire, le publiciste Josep Roca i Roca profita des colonnes de la revue "L'Actualidad" pour lancer une campagne de discrédit dans tout Barcelone. Y prirent part les représentants du traditionalisme artistique de la ville, tandis que la jeune génération d'artistes et d'intellectuels se prononça en faveur de l'œuvre de Torres, en la défendant dans "La Publicitat", "La Revista", "Flama", "La Veu de Catalunya", entre autres publications. Même Xènius (Eugeni d'Ors), qui avait toujours soutenu la peinture de Torres Garcia, se joignit à cette polémique, mais cette fois-là avec réticence et ambiguïté. Le deu-

xième panneau fut achevé en 1915, les troisième et quatrième en 1917. C'est probablement ce dernier qui suscita le plus de surprise, étant donné que Torres, abandonnant les thèmes allégoriques, y reflétait la réalité de son temps : les ouvriers, les patrons, la locomotive et l'avion. Finalement, les critiques devinrent acrimonieuses lorsque Torres entreprit la dernière fresque que l'on considéra comme moralement douteuse.

Après la mort de Prat de la Riba, survenue le 1^{er} août 1917, son successeur, Josep Puig i Cadafalch, fit suspendre l'exécution de ces peintures sous prétexte de "non-attribution de crédits", sans que la proposition de Torres de continuer à peindre gratuitement ait le moindre effet. Les fresques furent honteusement recouvertes de tapisseries, puis, beaucoup plus tard, alors que sévissait la dictature de Primo de Rivera, une fois abolie la *Mancomunitat* de Catalogne, disparurent définitivement sous les motifs de l'histoire d'Espagne qu'exécutèrent des artistes des plus traditionnels, à la demande du comte de Montseny, président de la *Diputació*, lorsqu'il fit redécorer la Salle Saint-Georges. Subirent pour ainsi dire le même sort les fresques que Torres Garcia peignit pour la résidence privée d'Emili Bodiella, à Terrassa, la plupart d'entre elles ayant été perdues à jamais. À cause du considérable effet que produisait sur lui la disgrâce dont était frappée l'œuvre à laquelle il tenait le plus, à cause des difficultés économiques qui ne lui permettaient que de survivre, dans une atmosphère rarefiée où il était surnommé "Torres-calamité", Torres Garcia abandonna dégoûté la Catalogne pour ne plus jamais y revenir.

Nous disions plus haut que l'œuvre écrite de Torres Garcia était tout aussi significative que sa peinture. Il écrivit neuf livres, une dizaine de plaquettes, rédigées et illustrées à la main, des centaines d'articles et donna environ un millier de conférences. L'ensemble de cette énorme tâche intellectuelle avait un but : la découverte de soi-même en tant qu'artiste et la découverte du sens et de la signification de l'art. En fait, cela représente une aventure singulière, allant de l'esthétique à l'éthique, de la sociologie de l'art à la philosophie. Partant d'un certain idéalisme romantique, Torres Garcia s'engagea totalement dans les courants du *Noucentisme* du début du siècle, mouvement à travers lequel il découvrit le classicisme méditerranéen. "Nous recherchons ce qui est éternel en nous"; "De cette mer si bleue

et de cette écume d'une blancheur immaculée peut encore surgir Aphrodite", écrit-il dans *Diàlegs*, en 1915. Toutefois, Torres Garcia est surtout un homme de son temps qui ressent la force et l'importance du progrès que personnifie la ville. "Se perdre dans mille rues qui s'embranchent sur mille autres et mille encore. Le long de chaque rue, mille maisons, mille terriers, habitations de milliers de gens. Je viens de découvrir la ville. Qu'elle est belle!" écrit-il dans *El descubrimiento de sí mismo*, en 1917. Et son aventure intellectuelle a toujours un même point de référence : l'individualité même. "Faire notre chemin seuls. Être chacun de nous chemin." "Le moi vivant est l'unique intéressant. On ne doit faire le portrait et ne parler que de soi-même." "Je pars de moi-même." "Je vais toujours à la rencontre de moi-même." "Je ne comprends rien d'autre que ce que je suis." "Je crois, j'obéis à mes impulsions intérieures, sans me préoccuper de rien d'autre, je deviens un homme spirituel." "Il faut briguer l'absolu. Et cela ne s'apprend pas; c'est quelque chose que l'on a dans la conscience", écrit-il en 1917 dans *Un enemic del poble*, en préfigurant le propos de totalité et d'universalité que, par la suite, en pleine maturité et une fois établi à Montevideo, il développerait dans *Universalisme constructiu*. C'est dans cet ouvrage, où sont rassemblées deux cent vingt et une conférences données à Montevideo entre 1934 et 1942, que Torres Garcia expose les concepts fondamentaux de sa pensée esthétique : abstraction, structure, unité, universalité. "Les formes et les couleurs que perçoivent nos sens sont donc réélaborées et deviennent l'objet d'une restructuration. Mais celle-ci ne s'effectue pas de manière arbitraire. En la soumettant à un ordre, on est susceptible d'élever la nature à un plan universel et d'ajuster le visible à la loi de l'Unité qui préside le Cosmos." Cependant, les réflexions esthétiques de Torres Garcia — qui en fait sont des leçons — ne se limitent pas au domaine strictement artistique, bien que celui-ci en soit le point de départ et la référence constante. D'une certaine manière, l'originalité de sa pensée réside dans le fait de transcender l'art et l'artiste pour embrasser la vie et l'homme dans leur signification la plus profonde. "Notre affaire relève du domaine de l'esprit. Nous disons que l'homme est l'univers, mais nous pouvons tout aussi bien dire l'inverse. Car, en réalité, l'Univers n'est autre chose que la projection de l'homme." ●